

MANET VAN MONTFRANS

BRUNE, SMITH, IVAN ET CASTRO : L'HISTOIRE SELON PIERRE BERGOUNIOUX

Le présent sans besoin où nous allions entrer, selon Hegel,
avec la fin de l'histoire n'est pas pour demain.
(Pierre Bergounioux, 2009)

Pierre Bergounioux est né à Brive (Corrèze) en 1949. Les lecteurs familiers de l'œuvre de Bergounioux savent à quel point le lieu et la date de sa naissance ont marqué son destin et son écriture. En Corrèze, l'univers rural traditionnel a persisté jusqu'au milieu des années soixante, avant de disparaître en moins de deux décennies, suite à la mécanisation. Dans le vaste cycle autobiographique qu'il a publié entre 1986 et 1996, de *La Bête famarimeuse* et *La Maison rose* à *Miette* et *La Mort de Brune*, Bergounioux interroge l'histoire familiale, et s'efforce de retrouver les caractéristiques de la société close qui a formé l'enfant qu'il fut. Il y évoque également les formes et les effets de l'intrusion tumultueuse des 'temps modernes' dans sa province, l'histoire d'un basculement qui a coïncidé avec sa propre séparation d'avec sa société natale : en 1966 le jeune Bergounioux quitte Brive pour faire ses études, d'abord à Limoges, ensuite à Bordeaux et Paris. Sur l'impact de ce basculement sur sa propre vie Bergounioux dit ceci : «C'est pour avoir vu le jour dans la plus reculée des provinces, participé corps et âme d'un lieu séparé, d'une heure dépassée puis découvert, à la dernière minute, la culture citadine et le vaste monde, que la vie première a précipité en mémoire. Ou que j'ai eu deux vies ou que j'ai été coupé en deux par le devenir»¹.

Dans la première phase de son écriture, refusant le romanesque et l'invention, Bergounioux mêle récits (auto)biographiques, évocations lyriques, méditations philosophiques et réflexions sur ses lectures². A partir de 1996, il délaisse les histoires intimes du cycle autobiographique pour des essais et des récits plus brefs,

¹ BERGOUNIOUX, Pierre. *La puissance du souvenir dans l'écriture*. Nantes: Editions Pleins feux, 2000, p. 29, 30.

² Bergounioux lui-même explique ce refus de la fiction et de l'invention par sa «pauvreté imaginative»: «Je ne me considère pas comme un romancier. Je ne me sens pas de capacité véritable d'invention». KÉCHICHIAN, Patrick. La mémoire enfouie de Bergounioux (Entretien). *Le Monde*, 4 février 1994.

relevant d'une écriture plus spéculative et distanciée³. Par ailleurs, en 2006 et 2007, il publie deux volumes du journal qu'il a tenu à partir de 1980, *Carnet de notes 1980-1990*, et *Carnet de notes 1991-2000*⁴. Le troisième volume qui porte sur la première décennie des années 2000 paraîtra en 2012. Son œuvre comporte à ce jour près de soixante titres.

L'entrée en littérature de Bergounioux a coïncidé avec la fin d'une période nourrie par un idéal d'égalité sociale et économique. Dans les entretiens qu'il a donnés ces dernières années, il dit avoir perdu espoir en la politique au début des années quatre-vingt et être devenu de plus en plus pessimiste. Ce n'est plus seulement dans sa région natale que la voie vers l'avenir lui semble obstruée, mais dans le monde entier. Les grandes fresques historiques qu'il aime insérer dans ses textes pour faire contrepoids à la perspective restreinte des évocations du «timbre-poste de son sol natal»⁵, aboutissent de plus en plus souvent au constat déprimant d'une «absence de devenir». Dans un entretien de 2009, Bergounioux s'exprime ainsi au sujet d'un futur auquel il a cessé de croire: «Ce qu'on appelait dans ma jeunesse 'les forces de progrès', le bloc socialiste, les partis communistes européens, les mouvements de libération nationale, ont été défaits partout sur la terre. [...]. Les grandes espérances de ma jeunesse ont été balayées par le cours des choses»⁶.

Je centrerai cette contribution sur quatre textes brefs. Dans *La mort de Brune*, paru en 1996, Bergounioux revient sur l'enfant qu'il fut à Brive; l'un de ses souvenirs concerne un tableau représentant Brune mourant. Cela l'amène à remonter à l'époque de la Révolution et à retracer la carrière de ce Brune, l'un des rares grands hommes de Brive, militaire révolutionnaire, devenu maréchal sous Napoléon, et assassiné par les royalistes à Avignon en août 1815. Basé sur un documentaire vu à la télévision au milieu des années 60, *B-17 G* (2001), oeuvre de commande⁷, relate les derniers moments d'un bombardier américain abattu par un chasseur allemand en 1944. Le protagoniste de ce drame est l'un des mitrail-

³ Certains textes-essais tels *Le Matin des origines* (1992), *Le Grand Sylvain* (1993), *La Casse* (1994), *Le Chevron* (1996), *La Ligne* (1997), reprennent des souvenirs ou épisodes du cycle autobiographique. D'autres sont consacrés à des sujets plus généraux : la mémoire (*La Puissance du souvenir dans l'écriture. L'effet Zeigarnik*, 2000), l'historiographie littéraire (*La Cécité d'Homère*, 1995; *Jusqu'à Faulkner*, 2002; *Bréviaire de littérature à l'usage des vivants*, 2004), l'histoire de la conscience européenne (*Une chambre en Hollande*, 2009).

⁴ Paru chez Verdier, en 2006 et 2007.

⁵ Le terme 'timbre-poste' est repris à Faulkner qui a situé une grande partie de son œuvre dans le comté fictif du Yoknapatawpha.

⁶ MILLET, Claude; PETITIER, Paule. Il nous restait les détails. Entretien avec Pierre Bergounioux. *Ecrire l'histoire*, 2009, no 4, *Dossier Le détail*, p. 107. Bergounioux s'exprime presque dans les mêmes termes dans un entretien avec MOREAU, Gilbert. Entretien avec Pierre Bergounioux. Greffier de ses jours. *Les Moments littéraires. Revue de littérature*, 2010, n° 24, p. 12.

⁷ En réponse à l'invitation de la maison d'édition qui proposait à ses auteurs de commenter une image qui les avait particulièrement frappés. L'image reprise par Bergounioux au documentaire serait la suivante: «Le B-17 G de l'US Air Force apparaît sur l'écran, grossit, devient

leurs du Boeing, baptisé Smith par Bergounioux. Dans la lignée de *B-17 G* se situe une autre œuvre de commande, parue fin 2010, qui comporte un bref récit et un essai, intitulés respectivement *Le Baiser de sorcière* et *Le Récit absent*. Le destin du protagoniste du *Baiser de sorcière*, un jeune tankiste soviétique, baptisé Ivan, tué avec son équipage dans les rues de Berlin fin avril 1945, rejoint celui de Smith. L'essai, *Le Récit absent*, est centré sur la question de savoir pourquoi l'histoire de l'URSS n'a pas trouvé d'écho digne de ce nom en littérature. *Back in the Sixties* (2003) résulte d'une visite de l'auteur à Cuba en 2002 qui lui fournit l'occasion de revenir sur le mouvement révolutionnaire sud-américain et le tiers-mondisme de sa jeunesse⁸. La comparaison de ces quatre textes permettra de dégager ce qui relie l'évocation de trois périodes historiques différentes et de montrer en quoi ces récits sont illustratifs des rapports que Bergounioux tisse dans son œuvre avec l'Histoire.

Brune

Si dans de nombreux textes de Bergounioux, Brive est pour le je-narrateur un lieu de départ ou d'arrivée, dans *La Mort de Brune* la ville est placée au premier plan. C'est à travers les perceptions de l'enfant et de l'adolescent qu'il fut dans les années cinquante et soixante que le je-narrateur évoque sa ville natale. Située dans la vallée de la Corrèze, l'horizon bouché par des collines couvertes d'une végétation monotone, restée longtemps fermée au monde extérieur, Brive-la-Gaillarde respire la stagnation, en dépit de son épithète⁹.

Dans sa description de la ville, le narrateur procède par cercles concentriques. Le livre s'ouvre sur l'évocation de l'hôtel Labenche, le plus ancien édifice situé au cœur de la ville, tout près de la maison natale du narrateur. Cette vieille demeure de la Renaissance, gardée par un concierge-cerbère suspicieux, abritait l'école primaire, le dispensaire et l'école de musique. Le narrateur dit y avoir passé « le plus clair » de son temps, entre six et douze ans. Le mot « clair » annonce une antithèse : il se souvient de l'hôtel Labenche comme d'un endroit obscur, ténébreux, glacial, associé à l'hiver et à la nuit. Frayeurs et ennui s'y entremêlent : horaires interminables, aiguilles acérées, notes aigües, doigts récalcitrants y sont autant de

distinct et dans le même mouvement perd ses contours fluides, ses lignes pures sous l'impact des obus dont le crible le chasseur qui s'est jeté dans son sillage» (*B-17*, 13).

⁸ BERGOUNIOUX, Pierre. *La Mort de Brune*. Paris : Gallimard, 1996 ; *B-17 G*. Paris : Les Flohic Editeurs, coll. L'intranquille, 2001. Réédité par Argol Editions avec une postface de Pierre Michon en 2006. Références à l'édition de 2006. *Le Baiser de sorcière*. *Le Récit absent*. Paris : Argol Editions, 2010. *Back in the Sixties*. Lagrasse : Verdier, 2003. Ils seront désormais abrégés dans cet article en *B*, *B-17*, *BS*, *RA* et *S*.

⁹ Dans un entretien avec Tristan Hordé en 2007, à l'occasion de la parution de ses *Carnets de notes*, Bergounioux décrit son pays natal ainsi : « la vieille Corrèze, l'enclave hirsute, cabossée, retardataire, triste dont ma cervelle, et mon coeur, ont reçu l'empreinte en creux et dont j'ai essayé de comprendre les maléfices, pour m'en déprendre ». In : <http://poezibao.typepad.com/poezibao/2007/08/un-entretien-av.html>, consulté le 10 mars 2011.

freins à la vitalité du jeune garçon hypersensible. La seule manière d'échapper à l'étouffement de cet univers est la bibliothèque au premier étage. Les samedis après-midi, il s'évade dans les récits d'aventure et de voyage, mais découvre également l'œuvre de Faulkner, qui deviendra le modèle préféré de l'auteur adulte¹⁰.

Les rues sombres, moyenâgeuses du centre où flotte «la présence sensible, glaçante du passé (B, 64)», et le quartier délabré datant du XIX^e siècle, sont peuplés de figures qui, aux yeux de l'enfant, sont aussi inquiétantes que pitoyables – une vieille femme clocharde grillant à petit feu des rats, les handicapés de la Grande Guerre, parfois affreusement défigurés, le marchand de volailles aux bras rougis par ses tueries quotidiennes, le photographe-peintre qui, à l'heure où Niki de Saint-Phalle peint au fusil, continue à exécuter au pinceau des paysages monotones hors du temps¹¹, et le tailleur, Monsieur Adolphe, à l'accent prononcé, au chapeau tyrolien, qui gave l'enfant de bonbons et autres friandises. Puis il y a encore le quartier plus animé où habitent les républicains espagnols qui ont fui le régime de Franco.

Brune, annoncé dès le titre, ne fait son apparition qu'au chapitre VI. Les Brivistes ont honoré la mémoire de leur héroïque compatriote par l'édification d'une statue, place du 14 juillet, devant le théâtre municipal. Dans le musée de la ville se trouve un tableau de la main de Jean-Jacques Scherrer¹², peintre académique du XIX^e siècle, intitulé *L'assassinat du maréchal Brune* (1881).

Peu à peu, le héros adolescent découvre des éléments de la vie de ces figures énigmatiques. Les hommes estropiés présents lors des cérémonies commémoratives du 11 novembre lui rappellent les massacres de la Grande Guerre qui ont décimé toute une génération, celle de ses grands-parents. Le marchand de volailles, qui divise son temps entre la remise «sale, chaude, sombre» qui lui sert d'abattoir, et la boutique «brillante, immaculée, sibérienne» où il vend les produits de son travail de «boureau» s'avère disposer d'une voix magnifique, et se transforme une fois par an, lors des fêtes d'été, en chanteur d'opéra¹³. Le

¹⁰ Exemple illustratif de l'humour de Bergounioux : c'est l'un des livres les plus violents de Faulkner, *Sanctuary*, que son jeune héros trouve sur la table de la bibliothèque, ce lieu sacrosaint où devaient prévaloir les bonnes mœurs provinciales. Par ailleurs, *Sanctuary* est le premier roman de Faulkner à avoir été traduit en français, en 1933, avec une préface d'André Malraux (Gallimard).

¹¹ «Un siècle et demi plus tard on peint toujours la vieille hauteur inculte, la chaussée flanquée de bouleaux qui se perd dans la campagne» (B, 85).

¹² Orthographié par Bergounioux comme Sherrer (B, 83).

¹³ Voir la belle analyse BARBARANT, Olivier. Portrait de l'écrivain en volailler : sur quelques pages de *La mort de Brune. Littératures. Pierre Bergounioux*. Ed. Guy LARROUX; Yves REBOUL. 2009, n° 60, 99–106. Barbarant voit dans le personnage du volailler-chanteur une figure de l'écrivain, soulignant les analogies entre son travail de boucher et celui de l'écrivain. Sur le plan narratif, c'est le découpage de la matière morte du souvenir et sa distribution en morceaux ; sur le plan stylistique, la violence assourdie de la langue de Bergounioux «ressemblant à celle du coutelas». Ces analogies sont confirmées par une comparaison dans l'évocation de l'échec du photographe-peintre, fourvoyé dans des représentations sagement réalistes : «Combien cruelle, inexorable dut lui (au photographe) paraître la main qui lui avait

photographe-peintre, voisin de la famille, désespéré par l'absence de toute forme de reconnaissance de son talent, finit par se suicider. Monsieur Adolphe, juif allemand revenu de déportation en 1945, meurt d'un arrêt cardiaque lors de la projection d'un documentaire sur les camps de concentration.

Un résumé succinct de la vie mouvementée de Brune, suivi de *l'ekphrasis* du tableau qui reproduit grandeur nature sa mort en victime de la Terreur blanche, à Avignon, le 2 août 1815, révèle le sens que revêt cette mort dans le récit. Elle symbolise la fin provisoire des ambitions égalitaires nourries par les révolutionnaires français. Le narrateur n'omet pas de relever que Napoléon n'aimait guère ce maréchal dont le républicanisme l'inquiétait¹⁴. Brune tombe en disgrâce lorsque dans un acte de capitulation de 1807, il ne cite pas « l'armée de Sa Majesté Impériale et Royale », mais « l'armée française ». Il est envoyé en demi-exil sur ses terres jusqu'en 1814 lorsque, de retour d'Elbe, Napoléon fait appel à lui. Et le narrateur de souligner que l'instigateur du meurtre, un jeune aristocrate, figure également dans le tableau : pour l'aristocrate, ce ne serait pas le maréchal de Napoléon mais plutôt le général républicain de l'an II, de la Terreur, qui se trouve là, agonisant à ses pieds. Le triomphe de la contre-révolution marque l'échec des revendications des provinces qui restent figées dans la pauvreté, l'ignorance et la stagnation d'avant la Révolution. Le verdict est implacable : « Le temps, après avoir précipité sa marche, ouvert, devant le petit Brune qui jouait dans nos ruelles, le chemin de Paris puis les routes du monde, [...], le temps inverse, dirait-on, son cours et se fige sous le froid regard du ci-devant » (B, 85).

L'histoire de Brune, qui avant sa carrière militaire avait nourri des ambitions artistiques¹⁵, est racontée dans le même chapitre que celles du photographe-peintre et du tailleur, tous deux, comme Brune, victimes du temps, le premier de son arrêt, le second de son accélération. Pas plus que le volailler-chanteur, le photographe n'a su échapper au déterminisme de sa province reculée, mais à l'encontre du volailler, il n'a pas su prendre son parti d'avoir été contrarié dans sa vocation artistique. Le tailleur juif qui a cherché à se soustraire au déchaînement de l'histoire a été rattrapé par elle, et bien qu'ayant survécu aux camps finit par en mourir. La vie de Brune est mise en relief par ces destins. Contrairement à ces hommes qui pour des raisons diverses n'ont pas pu se laisser emporter par le fleuve du temps, Brune a quitté sa province pour s'engager dans les armées révolutionnaires mais les forces conservatrices l'ont rattrapé dans sa course vers l'avenir et l'ont tué¹⁶.

tendu le pinceau alors qu'il importait de peindre comme un boucher, comme on dépèce au couteau » (B, 88).

14 Bergounioux : « Brune incarne à sa manière, la passion française par excellence, qui est, selon Tocqueville, l'égalité » ; MILLET, Claude ; PETITIER, Paule. Il nous restait les détails. Entretien avec Pierre Bergounioux. *Ecrire l'histoire. Dossier Le détail*, 2009, n° 4, p. 108.

15 De Brune il nous reste un *Voyage pittoresque et sentimental en Aquitaine*, imprimé à Londres en 1788 (B, 82).

16 *La mort de Brune* serait le seul titre que Bergounioux aurait lui-même choisi. L'éditeur n'en voulait pas mais Bergounioux y tenait. Voir : MILLET, Claude ; PETITIER, Paule. Il nous

Le jeune héros craint de devenir comme les adultes qui l'entourent, de renoncer à tout espoir et de continuer à vivre dans l'ombre de Brune, «spectre du maréchal d'empire assassiné», mais il a plus de chance : il est sauvé *in extremis* par un vieil instituteur rebelle, qui lui apprend qu'il ne faut pas renoncer, se résigner, qu'on peut refuser de se conformer. Et à l'heure où il est prêt à partir, l'histoire redémarre : les premiers signes de la modernité font leur apparition à Brive. La foire aux bestiaux est transformée en parking, le cinéma Rex entièrement rénové, la musique Rock fait son entrée et à la périphérie de la ville apparaissent les premières stations-service qui, dans une très belle image, sont comparées par le narrateur : «à des navires, blanches, trouées de hublots, pavoisées de pavillons multicolores, comme une invite, au cœur des terres, à appareiller» (B, 134, 135). L'agonie de Brune qui a duré plus d'un siècle, prend fin et le maréchal de Napoléon meurt une seconde fois. Dans la dernière phrase du récit, le narrateur rappelle que, juste après son départ, l'hôtel Labenche, lieu spectral, a été converti en musée. Fin hautement symbolique : c'est la clôture d'une époque, ailleurs prétexte à des méditations mélancoliques, qui donne à ce récit centré sur le choc entre un monde immémorial et l'intrusion de l'histoire, une note d'espoir¹⁷. Ce qui est plutôt rare chez Bergounioux : pour un bref moment son narrateur épouse l'insouciance de l'adolescent qui se sent libéré.

Smith et Ivan

Comme *La Mort de Brune*, B-17 G part d'une image que le narrateur dit avoir vue dans les années soixante. Cette fois non pas dans un musée mais dans un documentaire «à la télévision, dans la pire province», c'est-à-dire encore à Brive, peut-être en mai 1965, vingt ans après la guerre. L'image est celle d'un B-17 G, surnommé 'forteresse volante', un Boeing de l'US Air Force abattu en vol par un appareil allemand, un Focke Wulf, baptisé par les Alliés «l'oiseau boucher» (B-17, 15). Une caméra montée dans le nez du chasseur et couplée avec des armes de bord s'est mise à tourner lorsque le pilote a ouvert le feu : l'action et son enregistrement coïncident.

Le narrateur se rappelle que le documentaire avait plongé les spectateurs adultes dans les souvenirs de la débâcle du printemps 40, mais que lui-même s'était surtout demandé pourquoi l'équipage s'était «laissé mettre à mal sans riposter». Lorsqu'il revoit l'image extraite du film de combat, en un mois de novembre humide et sombre au début des années 2000, il ne se pose plus cette question mais pense aux membres de l'équipage : dix très jeunes hommes, presque des adolescents, qui ont pour tâche de bombarder les industries allemandes et

restait les détails. Entretien avec Pierre Bergounioux. *Ecrire l'histoire. Dossier Le détail*, 2009, n° 4, p. 108.

¹⁷ Voir sur le ton généralement mélancolique de l'œuvre de Bergounioux et de celle d'autres auteurs contemporains, la belle étude de DEMANZE, Laurent. *Encres orphelines, Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*, Paris : José Corti, «Essais», 2008.

qui « dans l'hiver des hautes altitudes sont battus par le feu ennemi ». Evoquant les différentes tâches des membres de l'équipage, le narrateur décrit le modèle et l'intérieur du Boeing avec une précision qui fait preuve de la fascination pour la technique et les matériaux de l'auteur, sculpteur de fer, forgeron, à ses heures.

Après avoir esquissé la sociographie de l'équipage, recruté « sur la côte Est ou dans les grandes villes plutôt que dans le Sud rural peuplé d'illettrés arrogants, ivrognes, et de Noirs terrifiés » (*B-17*, 23)¹⁸, il reconstitue l'aventure collective des dix hommes : l'action presque rituelle de revêtir l'équipement qui les métamorphose en extra-terrestres, l'excitation, cachée tant bien que mal, la gravité avec laquelle ils abordent l'avenir immédiat, fortifiés par la conviction de se battre pour la bonne cause. Puis l'envol, la traversée du Canal à dix kilomètres d'altitude, le survol du littoral hollandais, les étapes de l'attaque et la désintégration de l'avion. Pendant une heure, ces jeunes hommes, « protagonistes d'une mutation sans exemple ni précédent de la civilisation matérielle et morale » (*B-17*, 16), ont vécu le triomphe de la technique, avançant à grande vitesse dans le froid glacial, exposés à la violence du vent, à l'éblouissement du ciel vide, jetant à dix-neuf ans un regard olympéen sur un monde miniature apparemment inoffensif : « Tout cela, le bond prométhéen dans l'éther, les pouvoirs titanesques concentrés dans leurs mains gantées, ils en ressentent la nouveauté formidable. Ils en sont conscients comme on l'est de toute chose avant que l'habitude peu à peu ne l'efface » (*B-17*, 46). « Privilège exorbitant », dit le narrateur, « qu'ils ont dû payer de leur vie » (*B-17*, 16). Bergounioux décrit les derniers instants de l'équipage du point de vue du mitrailleur bâbord. Il lui donne un nom, « Smith », un lieu de naissance, une ville provinciale, paisible, endormie, Saint Paul, dont il fait la capitale du Dakota, et lui prête l'intention de mettre par écrit ses expériences au cas (improbable) où il rentrerait sain et sauf¹⁹. Mais si les combats au sol ont trouvé leurs interprètes (Norman Mailer, James Jones), cela ne semble pas avoir été le cas pour l'expérience collective dans les airs.

Dans ce récit, on retrouve l'éthique de la mémoire qui est à la base de la poétique de Bergounioux, à savoir le devoir de donner voix à ceux qui n'ont pas eu l'occasion de s'exprimer, le devoir de restituer aux morts leur passé, d'évoquer ce qui a basculé dans l'oubli. De plus, le destin de ces jeunes hommes présente,

¹⁸ Ce passage amène une digression sur Faulkner. Celui-ci avait rejoint la RAF en juin 1918, l'armistice a été signé avant qu'il apprenne à piloter un avion et aille mourir, comme il en avait l'intention, en héros dans le ciel de France. Pourtant, l'image de l'aviateur blessé le hante toute sa vie et apparaît à plusieurs reprises dans son œuvre, de son premier roman *Soldier's Pay* (1919) à *The Town* (1957). Bergounioux réfère ici aux aventures de Charles Mallison dans *The Town*, personnage qui, bien que sorti « d'un trou perdu du Mississippi », pilote un B 17 ou un B 24.

¹⁹ Dans la postface qu'il a écrite pour la deuxième édition de *B-17 G*, Pierre Michon démonte le jeu de ces noms propres. Derrière Smith se cache Bergounioux, de même que derrière Ishmael, le rescapé qui est revenu pour raconter ses aventures, se dissimule Melville. Bergounioux travaille le fer en 'sculpteur-forgeron' (*smith*) pendant ses loisirs, et partage son prénom avec la capitale du Dakota du Sud, Pierre. Il n'existe pas de ville nommée Saint Paul dans le Dakota, elle sort de l'imagination de l'auteur qui a brouillé les pistes.

comme celui de Brune, un condensé de la grande Histoire. L'image qui donne son point de départ au récit n'offre qu'une vision partielle de l'événement qui lui-même n'est qu'un moment de la Seconde Guerre mondiale. Cependant, alors que la mort de Brune, événement minuscule dans l'histoire de la Révolution, sert à symboliser l'arrêt brutal du progrès, l'épopée des jeunes aviateurs du Nouveau Monde symbolise l'accélération vertigineuse de la modernité, la lutte contre la barbarie nazie mais aussi l'envers du progrès technique, mis au service de la destruction des hommes²⁰. Bergounioux semble réfuter l'idée positiviste d'une identité entre progrès technique et progrès social : « Pour les Anciens, déjà, la guerre était mère de toutes choses. C'est pour exterminer qu'on innove, qu'on passe du silex au bronze puis au fer, de l'arc à l'arquebuse » (*B-17*, 30).

Mais il y a autre chose. Si Bergounioux se projette dans le personnage du jeune Smith, c'est pour rendre compte de l'intérieur d'une expérience, dans la confusion où elle a été vécue. Le texte semble animé par le désir de reproduire dans un texte écrit la simultanéité d'une situation et de sa représentation, simultanéité réalisée par les caméras du chasseur qui filment en direct la désagrégation du Boeing. Si Faulkner est mentionné en passant dans *La Mort de Brune*, il est très présent comme modèle dans *B-17 G*. De manière explicite dans les commentaires dont le narrateur entrecoupe son récit (*B-17*, 19–23, 51–52), de manière implicite dans l'écriture. Un des procédés faulknériens auxquels Bergounioux a recours dans ce texte consiste à évoquer une à une les perceptions sensorielles successives de son personnage et de retarder la prise de conscience de ce qui est en train de lui arriver.

Dans ses réflexions sur la littérature, Bergounioux revient sans cesse à la même opposition, celle entre agir et écrire. *Agir, écrire* est par ailleurs le titre d'un de ses récents essais²¹. Dans l'essai d'historiographie littéraire intitulé *Jusqu'à Faulkner* (2002), il écrit : « La littérature a rompu dès l'origine avec le monde extérieur. Elle s'est établie loin de l'agitation et du danger, dans la durée immobile, réversible, de la réflexion. C'est à cette condition qu'elle pouvait naître »²². Le grand mérite de Faulkner, selon Bergounioux, consisterait dans le fait qu'à l'heure où les géants de la littérature européenne (Proust, Kafka et Joyce) se consacraient à l'approfondissement de la vie intérieure ou à la recherche formelle, il avait su réduire l'écart entre l'action et l'écriture, avait « réintroduit le sens de la situation dans la représentation qui s'était constituée en s'en absentant », ou en d'autres termes, avait « retiré à la narration le degré d'intelligibilité que la distance face

²⁰ « La photographie condense, dans sa fixité, les prodiges effroyables du siècle dont nous commençons à entrevoir la physionomie parce qu'il vient de glisser dans le passé » (*B-17 G*, 11).

²¹ BERGOUNIOUX, Pierre. *Agir, écrire*. Saint Clément de Rivière: Editions Fata Morgana, 2008.

²² Id., BERGOUNIOUX, Pierre. *Jusqu'à Faulkner*. Paris: Gallimard, coll. « L'un et l'autre », 2002, p. 12.

à la rumeur du monde permet d'ajouter»²³. Et c'est par là qu'il aurait révolutionné la prose romanesque européenne²⁴.

Dans une série d'entretiens avec son frère Gabriel Bergounioux, Bergounioux dit à ce sujet : «Faulkner m'a révélé ce que la littérature avait oublié dès le début, mis de côté pour commencer : le sentiment de la vie, le «monde effectivement éprouvé» de Husserl. [...] Faulkner a réintroduit dans la littérature la tension de la vie, sa composante subjective»²⁵. Il me semble que c'est cette tension que Bergounioux essaie d'introduire en épousant dans *B-17 G* le point de vue de Smith, le jeune alter ego américain de son narrateur. Dans *Ecrire, agir* il explique cette tension, résultat de la coïncidence entre écriture et action, par «la rencontre entre une nature originelle et une culture d'ores et déjà constituée, écrite et puissamment instrumentée». La conquête d'un continent sauvage, l'Amérique, est faite par une population d'immigrés nourris de la culture de la vieille Europe : «Un Américain a sous les yeux la somme des événements dont la succession en Europe s'étendait sur cent générations» (*Ecrire, agir* 20, 21). Faulkner est né en 1897, au moment où, selon Bergounioux, ce condensé d'histoire, cet abrégé n'excède guère trois générations.

On retrouve cette insistance sur l'écart entre l'écriture et l'action et sur le désir de le combler dans *Le Récit absent* et *Le Baiser de sorcière*, essai et récit de fiction réunis tête-bêche dans un seul volume. L'essai, *Le Récit absent*, reprend le thème des rapports entre l'Histoire et sa représentation littéraire et pourrait être lu en introduction à la fiction. Il se compose de quatre parties. La première revient sur la Révolution de 1917 et les grands mouvements de révolte qui l'auraient précédée, de la rébellion de Spartacus en 70 à la Commune de Paris en 1871. Dans ses vastes fresques historiques, Bergounioux relie les grandes mutations aux figures qui y ont joué un rôle décisif. Pour la Révolution de 1917, il mentionne Marx, Engels, et surtout Lénine. La vie de ce dernier est évoquée rapidement par quelques détails saillants : c'est par exemple la hutte de roseaux en Finlande où Lénine aurait écrit *L'Etat et la Révolution*. Hutte qui ressemble étrangement à cet autre humble lieu de naissance d'un des grands tournants dans la pensée européenne si souvent évoqué par Bergounioux, le poêle de Descartes, lors de son exil dans les plaines allemandes, en 1619.

Dans la seconde partie, Bergounioux parcourt avec des bottes de sept lieues l'histoire de la littérature depuis Homère, approchée en termes d'écart chronologique ou social, entre ceux qui font l'événement et ceux qui l'écrivent. La création romanesque y est intrinsèquement articulée aux mouvements historiques. Bergounioux constate que le décalage entre les événements vécus et la capacité de les penser s'est peu à peu réduite jusqu'à disparaître presque entièrement

²³ BERGOUNIOUX, Pierre. *La Cécité d'Homère*. Strasbourg : Circé, 1995, p. 24.

²⁴ L'œuvre de Faulkner, traduite par Maurice Coindreau, a été accueillie avec enthousiasme dès avant la Seconde Guerre mondiale par Sartre et Camus.

²⁵ BERGOUNIOUX, Pierre. *L'Héritage. Pierre et Gabriel Bergounioux/rencontres*. Paris : Les Flohic Éditeurs, 2002, p. 131.

avec Stendhal et Flaubert. *L'Odyssee* a été 'écrite' au moins trois siècles après la guerre de Troie, Stendhal n'attendra que trente ans avant de transposer dans *La Chartreuse de Parme* ses aventures dans l'armée napoléonienne. Mais, au début du XXe siècle, les grands auteurs européens, Kafka, Joyce et Proust se seraient détournés des événements du monde extérieur dont ils laissent l'évocation aux intellectuels cosmopolites. C'est Faulkner qui, dans une Amérique au «matérialisme sauvage», aurait repris le flambeau aux grands romanciers du XIXe siècle et «restitué le sens du monde à ceux qui le font» (RA, 42).

La troisième partie pose la question de l'écriture sous le régime soviétique, qui, après la mort prématurée des fondateurs du premier 'Etat socialiste', a été rapidement mise au pas par la doctrine jdanovienne (1934). La quatrième, portant sur l'invention du char soviétique et témoignant, comme *B-17 G*, du savoir technique de son auteur, évoque le passage d'une culture du livre à une culture de l'industrie. C'est ce phénomène en plus du diktat du réalisme social de Jdanov et la disparition de toute une génération lors de la Seconde Guerre mondiale, qui pourrait expliquer pourquoi le récit de la Révolution russe et celui du rôle de l'URSS dans la Seconde Guerre mondiale n'auraient pas trouvé d'auteurs du statut d'un Tolstoï. Par ailleurs, on peut se demander si ce constat est juste. *Vie et destin*, de Vasili Grossman, interdit par la censure russe en 1961 et publié seulement en 1989, est considéré généralement comme l'un des grands romans sur la Seconde Guerre mondiale et souvent comparé avec *Guerre et Paix*. Grossman avait été correspondant de guerre, et en tant que tel il avait été témoin de certains combats mais il n'y avait pas participé en tant que combattant. Peut-être Bergounioux a-t-il voulu dire que ce groupe, celui des combattants, ceux qui étaient impliqués dans l'action, n'a pas donné de grands auteurs.

Dans une perspective similaire, le récit de fiction, *Le Baiser de sorcière*, supplée au récit qui n'a pas été écrit par ceux qui étaient en prise directe avec le réel et auraient su relater leurs expériences s'ils n'avaient pas péri. Comme dans *B-17 G*, il part d'une image, la photographie d'un char russe, un *Joseph Staline 2* (JS 2), reproduite sur la couverture du livre, et s'intéresse à un autre détail 'minuscule' de la Seconde Guerre mondiale : il suit le parcours de cinq jeunes tankistes soviétiques aux commandes de l'un des chars qui entrent dans Berlin fin avril 1945. Ils sont enfermés dans leur blindé comme les aviateurs de *B-17 G* le sont dans la carlingue de leur Boeing. Et ils y périssent par le «*baiser de sorcière*», terme par lequel on désigne le trou noir percé dans le blindage par une sorte de roquette (*Panzerfaust*), dont la déflagration tue l'équipage.

Bergounioux raconte cette histoire en partie du point de vue de l'homologue russe de Smith, le chef de char qu'il appelle Ivan. A ce jeune bachelier, lecteur de Tolstoï, Bergounioux attribue le désir de mettre par écrit ses expériences de l'avancée russe vers Berlin, auprès de laquelle les événements décrits dans *Guerre et Paix* pâlisent. Si «pour la première fois dans l'histoire la force de combat [...] possède l'aptitude à formuler le réel comme expérience du présent, sur site» (BS, 52), très peu de membres de la génération cultivée dont Ivan fait partie, sont revenus du front : «moins de trois pour cent de la classe 1942» (RA, 77).

B-17 G et *Le Baiser de sorcière* sont des récits complémentaires : aux attaques aériennes anglosaxonnes correspondent les combats de l'infanterie et des blindés russes, aux progrès techniques des Forces de l'Air, ceux des forces de terre, évoqués dans une abondance de détails. Mais il y a également beaucoup de points communs : la jeunesse des combattants, presque des écoliers, les épreuves physiques extrêmes (le bruit, le froid, les mouvements violents, l'étouffement), leur désir de raconter ces expériences, le destin scellé par un moment d'inadvertance. Smith ne voit pas à temps le chasseur allemand ; Ivan dont le champ de vision est réduit aux fentes dans sa coupole n'aperçoit pas dans le bâtiment en ruines devant lequel il passe, le mouvement qui lui deviendra fatal.

Castro

Back in the Sixties reprend sous le titre *Battements de cœur* un texte que Bergounioux a lu au Salon du livre de La Havane, le 9 février 2002. Ce texte est précédé des souvenirs que l'auteur a gardés de son séjour à Cuba. Le titre de l'ensemble, *Back in the Sixties* (et non pas *Back to the Sixties*), indique qu'il s'agit encore d'un livre sur le temps, le temps vécu et celui de l'h/Histoire. Le temps de l'espérance et celui de la désillusion, du progrès et de la réaction. Dans le texte officiel, Bergounioux esquisse en grandes lignes l'Histoire depuis la Révolution française, pour constater que le but que s'assignaient déjà les grands idéalistes révolutionnaires, l'égalité, une société plus juste, semble aujourd'hui, à l'heure du néolibéralisme, de la victoire de l'économie sur l'homme, plus éloigné que jamais : « Trente ans de régression, de désillusion ont suivi trente années d'essor, d'espérances » (S, 47). A part une brève apparition du Lénine de 1914, avec un grand cabas en toile cirée dans lequel il transporte les ouvrages de Hegel qu'il a empruntés à la bibliothèque de Berne, ce survol de l'histoire se passe de l'évocation de vies individuelles. Le sombre tableau que Bergounioux dresse des développements des trente dernières années – « rien que des abattoirs, des charniers, des tueries de rats d'égout » – se termine cependant sur des souvenirs d'un bonheur qui, pour reprendre ses termes, « brillent d'un éclat juvénile, conservent la fraîcheur étourdissante du printemps » (S, 51). C'est le souvenir de l'entrée triomphale de Castro et de ses hommes dans La Havane en 1959. Événement qui symbolisait l'espoir d'une nouvelle ère pour les pays du tiers-monde.

Les souvenirs qui servent à introduire le texte de la conférence, reprennent, sur un ton beaucoup plus léger, les mêmes idées mais les enrichissent de détails perçus par l'auteur lors de son séjour à Cuba. L'île lui semble enchantée : il y fait beau et chaud, en plein hiver ; les Dinky Toys, ses jouets dans les années cinquante, y ont revêtu des dimensions gigantesques ; Cuba se révèle le dernier refuge des grandes voitures américaines. Les murs défraîchis, les trottoirs délabrés, les boutiques mal approvisionnées, les slogans révolutionnaires, une affiche énorme du Che, la convivialité dans les quartiers populaires lui donnent

l'impression que le temps s'est arrêté, qu'il se trouve dans un passé vivant, dans le présent d'autrefois, et qu'en quittant l'aérogare, il a passé la porte du temps.

Bergounioux ne fait pas l'apologie du régime de Castro mais revit l'espoir utopique de ses jeunes années. Le temps semble s'être arrêté à une période heureuse de sa jeunesse, pleine d'espoir, mai '68, les années des études et des enthousiasmes révolutionnaires partagés avec son groupe d'âge. Il vit la réalité contemporaine de Cuba à travers ce passé, comme en rêve : « Isolée, pâlie, soumise au blocus des États-Unis, Cuba s'ancre dans la mer des Caraïbes comme un fragment préservé de nos jeunes années »²⁶.

L'h/Histoire selon Pierre Bergounioux

Ces quatre récits renvoient à trois moments décisifs, négatifs ou positifs, de la lutte pour une société plus juste – la Restauration fait table rase de l'égalité prônée par la Révolution, la Seconde Guerre mondiale sonne le glas du régime nazi, la révolte de Castro et les siens met fin au régime dictatorial de Battista et annonce l'avènement d'une société socialiste. Cette lutte pour une société plus équitable à laquelle des individus ont consacré ou sacrifié leur vie, a dans la première décennie du troisième millénaire cédé le terrain aux forces du marché, à la mainmise de l'argent.

Pour l'auteur-narrateur, ces trois moments historiques sont liés à sa jeunesse dans les années cinquante et soixante. La Restauration, symbolisée par le tableau de la mort de Brune, a arrêté le temps en Corrèze. L'aventure de Smith à bord du Boeing, découverte lors d'une émission commémorative de la Seconde Guerre mondiale, et celle d'Ivan dans le JS-2, liée aux idéaux socialistes, symbolisent la lutte contre les nazis mais préfigurent également l'accélération des innovations techniques qui vont faire disparaître l'univers rural traditionnel. La société cubaine de 2002 offre une synthèse surprenante entre les idéaux égalitaristes des années soixante et le monde clos, provincial de l'enfance.

L'échec de l'égalitarisme, idéal d'une société plus juste, génère chez Bergounioux un pessimisme profond. La disparition de la société dans laquelle il a grandi, a perturbé la transmission des valeurs entre les générations. Dans son cas personnel, ce problème a encore été aggravé par une relation difficile avec un père replié sur lui-même, marqué par la tragédie de la Grande Guerre. *L'Orphelin* et les *Carnets de notes* témoignent de l'échec de l'identification qui laisse le fils déshérité²⁷. Cela permet de comprendre pourquoi il a consacré ses premiers textes essentiellement à l'histoire de sa famille, dans un essai de rétablir la transmission en l'inversant. Mais aussi d'expliquer pourquoi le partage de certains idéaux avec

²⁶ Texte figurant en quatrième de couverture.

²⁷ Voir à ce sujet mon article : MONTFRANS, Manet van. Le récit de filiation chez Jean Rouaud et Pierre Bergounioux : *Des hommes illustres* et *L'Orphelin*. In Jean Rouaud. *L'imaginaire narratif*. Ed. Yvonne GOGA; Simona JIȘA. Cluj-Napoca: Éditions Casa Cărții de Știință, 2008, p. 59–77.

les gens de sa propre génération vers la fin des années soixante a été tellement important pour lui. Dans les entretiens avec son frère, Bergounioux dit : « C'est de mes contemporains que j'ai reçu l'essentiel des constructions pertinentes, dans les fraternités successives que furent agitées les questions importantes, neuves qui soudain se posaient. Elles échappaient aux hommes faits »²⁸. Si ces idéaux ont été pour lui d'une importance tellement vitale, leur corruption ou leur disparition n'ont pu que faire revivre le sentiment d'avoir été à nouveau déshérité.

Cependant, ce pessimisme profond ne l'amène pas à se détourner du monde. Les textes brefs écrits après 1996 semblent de plus en plus voués à l'élucidation de la situation actuelle par une interrogation incessante de l'Histoire, par l'inventaire des causes de la victoire du néo-libéralisme. Dans *La Mort de Brune*, c'est encore la narration qui l'emporte mais dans les textes ultérieurs on voit croître l'importance de l'essai. Dans ses survols de l'Histoire, Bergounioux dégage les grands mouvements souterrains, économiques et politiques, auxquels le rôle de l'individu est soumis, les déterminismes profonds qui commandent au devenir de la conscience. Cependant, l'évocation des mutations sociales et économiques, reprise avec des variations minimales d'un texte à l'autre, est souvent interrompue par des biographies éclair des individus qui, réels ou fictionnels, incarnent ces mutations, tels Brune, Smith, Ivan et Castro. Ainsi, l'objectivité apparente de l'énumération des faits et des dates ainsi que l'enchaînement implacable des causes et effets sont contrebalancés par les récits de vies qui, rendues de manière très animée, basculent dans le romanesque. Ces microfictions biographiques avec leurs incertitudes, leurs spéculations, leurs lacunes brouillent la causalité événementielle, la linéarité du survol historique, et remettent en question les frontières entre littérature et historiographie. Et ainsi, la fiction dont Pierre Bergounioux se disait incapable dans son cycle autobiographique, fait en catimini son retour et mine le déterminisme dont son écriture de l'Histoire semble empreinte.

²⁸ BERGOUNIOUX, Pierre. *L'Héritage. Pierre et Gabriel Bergounioux/rencontres*. Paris : Les Flohic Editeurs, 2002, p. 100. Et dans un entretien avec Jean-Claude Lebrun, il dit : « Comment les gens de mon âge pourraient-ils oublier l'espoir de leurs adolescences, le monde entré en sa verte jouvence, la fête éblouissante et brève de Mai 1968 ? Pareils souvenirs aiguissent, par contraste, le déplaisir de l'après, la défaite des forces de progrès sur la scène internationale, la médiocrité de ce temps, l'abaissement où nous sommes tombés. Il me revient une phrase que Fellini confiait à l'un des personnages de son dernier film : « À quoi bon vivre ? Il suffirait de se souvenir. » (*L'Humanité*, jeudi 27 septembre 2007).

Bibliographie

Œuvres de Pierre Bergounioux citées dans cet article

Aux éditions Gallimard (Paris) :

La Bête faramineuse, 1986.
La Maison rose, 1987.
L'Orphelin, 1992.
Miette, 1995.
La Mort de Brune, 1996.
Jusqu'à Faulkner, 2002.

Aux éditions Verdier (Lagrasse) :

Le Matin des origines, 1992.
Le Grand Sylvain, 1993.
Le Chevron, 1996.
La Ligne, 1997.
Back in the Sixties, 2003.
Carnet de notes, 1980–1990, 2006.
Carnet de notes, 1991–2000, 2007.
Une chambre en Hollande, 2009.

Autres éditeurs :

La Casse. Saint Clément de Rivière: Editions Fata Morgana, 1994.
La Cécité d'Homère. Strasbourg: Circé, 1995.
La puissance du souvenir dans l'écriture. Nantes: Editions Pleins feux, 2000.
B-17 G. Paris: Les Flohic Editeurs coll. «L'intranquille», 2001. Réédité par Argol Editions avec une postface de Pierre MICHON, 2006.
L'Héritage. Pierre et Gabriel Bergounioux/rencontres. Paris: Les Flohic Editeurs, 2002.
Bréviaire de littérature à l'usage des vivants. Rosny-sous-Bois: Éditions Réal, 2004.
Agir, écrire. Saint Clément de Rivière: Editions Fata Morgana, 2008.
Le Baiser de sorcière. Le Récit absent. Paris: Argol Editions, 2010.

Ouvrages critiques

BARBARANT, Olivier. Portrait de l'écrivain en volailler : sur quelques pages de *La mort de Brune*. *Littératures. Pierre Bergounioux*. Ed. Guy LARROUX; Yves REBOUL. 2009, n° 60, p. 99–106.
 DEMANZE, Laurent. *Encres orphelines, Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*, Paris: José Corti, «Essais», 2008.
 HORDÉ, Tristan, Entretien avec Pierre Bergounioux [online].
 In <http://poezibao.typepad.com/poezibao/2007/08/un-entretien-av.html>.
 KÉCHICHIAN, Patrick. La mémoire enfouie de Bergounioux (Entretien). *Le Monde*, 4 février 1994.
 MILLET, Claude; PETITIER, Paule. Il nous restait les détails. Entretien avec Pierre Bergounioux. *Ecrire l'histoire. Dossier Le détail*. 2009, n° 4,
 MONTFRANS, Manet van. Le récit de filiation chez Jean Rouaud et Pierre Bergounioux : *Des hommes illustres et L'Orphelin*. In *Jean Rouaud. L'imaginaire narratif*. Ed. Yvonne GOGA; Simona JIȘA. Cluj-Napoca: Éditions Casa Cărții de Știință, 2008, p. 59–79.

MOREAU, Gilbert. Entretien avec Pierre Bergounioux. Greffier de ses jours. *Les Moments littéraires. Revue de littérature*, 2010, n° 24, p. 12.

Abstract and key words

This contribution focuses on the representation of history in four texts by Pierre Bergounioux. *La Mort de Brune* (1996), an evocation of the writer's sleepy native town Brive in the 1950's and 1960's, tells the story of Brune, one of Brive's very few famous figures. Having served in the Revolutionary Armies, Brune became Marshall of the Empire, and was brutally killed by the Royalists in 1815. In *B 17 G* (2001) and *Le récit absent/ Le baiser de sorcière* (2010), Bergounioux writes about the violent deaths of an American bombardier ('Smith') and a Russian tank commander ('Ivan') during the war against Nazi-Germany. The stories of Brune, Smith and Ivan symbolize decisive episodes in history. They each gave their lives for the ideals of freedom and a more just society. *Back in the sixties* (2003) draws on a visit of the writer in 2002 to Cuba, where time has frozen and a dreamlike reality takes him back to his youth and the left-wing ideals he then cherished. Whereas *La mort de Brune* finishes with the great expectations that the 1968 Revolution aroused in the narrator, the young Bergounioux' alter ego, the other texts reflect the increasing pessimism of a writer who feels doubly disinherited: by the disappearance of the values of an age-old rural society as well as the loss of the ideals of his youth in the neo-liberal turmoil of the last three decades.

Pierre Bergounioux; Small life stories; historic frescoes; History; Stagnation and jostling; Acting and writing; Egalitarianism and liberalism; Transmission and rupture; Historiography and Contemporary Fiction;

